

Journal de guerre
de Jean Masson

CONCOURS NATIONAL DE LA RESISTANCE ET DE LA
DEPORTATION

Récit écrit par :

- *DUBOS Maud*
- *NIMSGERN Sophie*
- *POIGNET Gayané*

1^{er} Janvier 1949

Je débute ce journal aujourd'hui, 1^{er} janvier 1944, car j'ai achevé mon long voyage ; après trois longues années de débâcle à être traîné d'un bout à l'autre de la Méditerranée, me voici en Angleterre.

Tôt ce matin, alors que nous approchions de ces côtes que j'avais tant de fois imaginées, toutes mes péripéties me revenaient, et là encore, ma chance me sautait aux yeux.

En 1941, lors de la capitulation française et de la mise en place de la ligne de démarcation, j'avais alors, avec l'un de mes amis de l'époque, fui en zone dite libre ; mais mon épopée n'avait pas encore réellement commencé. Arrivé à

Toulon, ancien apprenti fondeur, je ne savais point vers quoi m'orienter dans cette ville qui m'était étrangère. Errant dans les rues à la recherche d'un emploi, je crois me souvenir que c'est une affiche de la Marine qui attira mon œil. Je postulai et à ma grande surprise, fut retenu pour une formation d'électromécanicien de 1941 à fin 1942 à Bizerte, en Tunisie.

J'étais sur le départ lorsque je fis la connaissance d'un soldat que l'on rapatriait en France, Paul Chouteau. Il avait à peu près le même âge que moi et je fus marqué par l'ardeur de ses convictions politiques. Je le rencontrai un matin où mon équipe m'avait laissé au port. Nouvelle recrue manquant de connaissance, j'étais plus un fardeau qu'une aide. De son côté, il avait été laissé par ses compagnons qui devaient

s'occuper d'autres blessés. C'est ainsi que nous avons fait connaissance.

Il revenait dans son pays après de longs mois d'absence, car il avait servi lors de la guerre dans la Marine. Mais lorsque l'armistice avait été signée, il avait été d'une certaine façon fait prisonnier par la grande Bretagne. On lui avait proposé de rester se battre pour son pays mais il avait refusé, demandant à rentrer en France.

Alors ce matin-là, assis sur un banc, il m'avait raconté son histoire et m'avait fait part de ses doutes concernant sa décision. Il se posait également des questions sur les pleins pouvoirs de Pétain et sur son gouvernement. Je me sens bien naïf en y repensant : je m'étais à cette époque insurgé contre ses accusations que je jugeais mensongères,

prenant le parti du Maréchal. Sans le savoir je m'étais fait l'avocat du diable.

Cette courte discussion sur un port dans le vent froid m'avait toutefois interpellé et je pense pouvoir dire que c'est grâce à elle que j'ai commencé à voir au-delà des apparences concernant le régime de Vichy. Je dois beaucoup à cet homme. Il me faut m'arrêter là, car il se fait tard, et pour la première fois en neuf mois je vais me coucher serein et en sécurité.

3 Janvier 1944

Je rentre enfin, cela fait 2 jours que je n'ai pas remis les pieds à la caserne, 48

heures d'interrogatoires sans discontinuer. Je ne devrais pas m'en étonner, c'est la procédure pour ne pas laisser un espion nazi infiltrer les rangs britanniques. J'avais pensé à tort en être dispensé après ceux subis à Alger. Mais retournons là où je me suis arrêté dans mon récit.

Notre arrivée à Bizerte fut mouvementée. Depuis que les forces alliées avaient débarqué en Afrique, la base navale de Bizerte était souvent la cible de bombardements, ce qui était alors le cas : les civils tentaient de se mettre à l'abri et les autorités locales étaient dépassées. Une fois les avions partis nous rencontrâmes les fonctionnaires français établis dans cette ville. Parmi eux se trouvaient deux camps : le premier, mené par un ancien, était en faveur du régime de Vichy ; le deuxième,

en plus petit nombre mais pas moins virulent, semblait obéir à une jeune fille, une diablesse qui passa devant nous, nous toisant d'un regard perçant ; c'était ma première rencontre avec Betty.

Fille de responsable du protectorat français, elle avait grandi avec des idées républicaines. Mes compagnons la trouvaient sauvage, malpolie, hystérique, mais moi, elle me fascinait : son engagement envers ce pays qu'elle n'avait jamais vu me touchait. Lors du premier mois, je tentai plusieurs fois d'engager la conversation. Je me heurtais à un mur. Mais les choses allaient changer : lors d'une attaque aérienne, son logement fut pris pour cible. Je rentrai dans la bâtisse et l'aperçus. Elle était coincée sous une poutre tombée du plafond. Je réussis à la dégager, nous sortîmes des décombres

et derrière nous tout s'effondra. À partir de ce jour notre relation se transforma : de froide et distante, elle devint plus loquace et nous avions des discussions enflammées sur ses convictions. Je n'étais toutefois plus aussi buté, ma rencontre avec Paul Chouteau avait commencé à me changer.

Les mois passaient vite et il me fallut bientôt rentrer en France, mais avant de partir je demandai à Betty de m'épouser et elle accepta. Nous convînmes qu'une fois l'armée quittée, je reviendrais la chercher et que nous nous installerions en France.

Je quittai Bizerte le cœur lourd.

17 Janvier 1944

Aujourd'hui, j'ai été définitivement disculpé de tout soupçon, les anglais sont arrivés à la conclusion que je ne suis pas un espion, et j'ai pu faire une demande

pour intégrer un commando français ;
chaque jour que je passe sans me battre
pour mon pays est un jour perdu.

Je n'ai pas encore reçu de nouvelles de
Betty.

De retour en France, je trouvais mon
pays entier sous l'occupation allemande
et j'ouvris enfin les yeux quant à la réalité
de la situation.

Malgré tous les dires du Maréchal
Pétain, il était évident que la France
obéissait à l'Allemagne et collaborait
avec l'ennemi nazi. Quant à moi, jeune
français plein d'hardiesse, j'avais trouvé
cela inacceptable et pour poursuivre vers
mes idéaux, j'avais pris la décision de
rejoindre l'Angleterre sans vraiment
savoir dans quoi je m'engageais.

Le Royaume Uni, un bel objectif en
somme, mais bien ardu à atteindre :

puisque les boches maintenaient une forte vigilance sur les côtes françaises, il aurait été mal avisé de passer par ce chemin. De ce fait, je partis pour l'Espagne en pensant m'engager pour un périple de trois mois au plus. Le voyage était sans encombre jusqu'à Lérida, où je fus arrêté par la garde civile espagnole, et emprisonné. Deux longs mois passèrent, et chaque jour, je pensais que ma fin était arrivée. Pour me consoler, je me disais que si je mourais, ce serait sûr de mes convictions pour la France. Mais à ma grande surprise, ce fut la Croix-Rouge américaine qui me libéra un matin début juillet.

C'est selon moi l'un des plus grands miracles de mon « épopée ».

L'organisation qui m'avait secouru me conseilla de rejoindre d'abord Alger.

Selon eux j'aurai ainsi plus de chance en rejoignant le siège de la résistance. Une fois là-bas j'aurai la possibilité d'embarquer à bord d'un bateau jusqu'en Grande-Bretagne ce serait plus sécurisé. Mais il me fallut d'abord plusieurs mois pour y parvenir. Une fois à Alger, je subis des dizaines d'heures d'interrogatoires pour déterminer si je pouvais embarquer pour l'Angleterre, et c'est en sortant de l'un d'eux que je rencontrais au détour d'un couloir notre meneur : le général de Gaulle ; je mis aussi cette période à profit pour écrire à Betty et lui donner de mes nouvelles. Je reçus par la suite une réponse où elle se disait rassurée et fière de moi. Elle m'apprit aussi une mauvaise nouvelle : les alliés progressant, elle allait être rapatriée en France.

Ce sont à ce jour les seules nouvelles qu'elle m'a données.

Ainsi donc nous étions sur la fin de l'année 1943 lorsque je montais à bord d'un navire vers l'Angleterre.

22 février 1944

Je suis toujours sans nouvelles de Betty ; toutefois les choses avancent, aujourd'hui j'ai été affecté à un camp d'entraînement dans l'optique de faire partie d'un commando.

Certains parlent d'un projet de débarquement en France et je veux y participer.

12 avril 1944

De retour de l'entraînement, je retrouve mon carnet et une lettre : Betty m'a écrit ! Elle est bien arrivée en France et a fait passer son message par un réseau clandestin. A peine installée, elle a déjà une liste de choses à améliorer ! Je la reconnais bien là, rayonnante et en pleine forme, elle me manque...

J'ai été intégré à un commando, le commando Kieffer. Exclusivement composé de français, il participait jusqu'à présent à des raids et des missions de reconnaissance sur les côtes

françaises, mais récemment ils ont reçu l'ordre de s'entraîner en vue d'un débarquement. Mon objectif est donc atteint, je participerai à la libération de mon pays.

28 avril 1944

Tant de choses sont arrivées depuis la dernière fois où j'ai écrit. Je pensais intégrer un commando, mais c'est comme si j'avais trouvé une famille de 177 jeunes français partageant les mêmes idées que moi. Dans ce pays étranger, c'est vraiment rassurant, et il est agréable de parler français et de discuter librement. Ici, beaucoup citent pour se donner du courage ou de l'espoir, les paroles du discours de De Gaulle le 18 juin « la flamme de la résistance ne doit pas s'éteindre et ne

s'éteindra pas » ; c'est une sorte de serment.

Je partage ma chambre avec trois jeunes gens : Émile Renault, Marcel Labas et, j'ai eu du mal à y croire, Paul Chouteau. Lui aussi est arrivé en Angleterre par un chemin similaire au mien, quelques mois plutôt. J'ai été très heureux de le retrouver et nous sommes rapidement devenu amis.

Je n'ai rien reçu de Betty depuis sa dernière lettre...

28 mai 1944

Nous allons prendre le départ et rejoindre Londres pour le débarquement, hier on nous présenté l'opération

« Overlord », qui vise à établir une tête de pont sur les côtes normandes. Notre commando va attaquer la plage Sword aux côtés d'unités anglaises : notre but est de prendre par la suite la ville de Ouistreham.

23 juin 1944

Je suis à l'hôpital, en Angleterre.

Tout à l'heure, une infirmière m'a apporté un plateau alors que j'écrivais et ne savait pas où le poser. J'avais mon carnet sur les genoux, les pages du journal du jour éparpillées sur les couvertures et mon encrier posé en équilibre sur ma couche. La vieille dame l'a lorgné d'un regard mauvais, ayant

sûrement peur qu'il ne se renverse et tâche ses précieux draps blancs comme neige. J'ai plié les papiers, rebouché ma bouteille d'encre bleu foncé et posé le tout par terre.

Sans un merci, l'infirmière m'a placé le plateau de denrées et est repartie s'occuper d'autres patients moins fâcheux que moi. J'ai tenté de m'asseoir plus confortablement et j'ai goûté le repas. Il était infâme, mais c'est toujours mieux que ceux du front, souvent mélangés à la boue et à la pluie.

Chaque mouvement me fait souffrir. Par réflexe, je porte souvent une main à mon dos : le toucher me fait encore plus mal et me rappelle comment j'en suis arrivé là.

J'étais fier d'y être, et fier de savoir que nous allions accoster et jouer nos

vies sur cette plage. Toutefois il me semble que j'avais mal au ventre et ce n'était pas dû au fait que le bateau tanguait et que je n'avais pas le pied marin.

Le grand navire sur lequel nous nous trouvions avait été équipé pour tirer sur les canons ennemis. Les toiles de fer avaient beaucoup grincé durant le voyage, couvrant le bruit de la mer houleuse et nous exaspérant. Personne ne parlait : on avait révisé nos ordres et vérifié notre matériel tout le long de notre croisière vers la mort. Un coup de sifflet nous a signalé que nous devions nous rendre dans les barques et, en nous pressant sans envie, nous quittâmes le bateau pour ces péniches qui auraient pu devenir nos tombeaux si elles s'étaient avisées de chavirer.

Je me suis pressé dedans et accroupi pour éviter que ma tête ne dépasse du haut, d'autres hommes se sont collés en ligne devant et derrière moi. Nous avons tous peur, et celui qui n'aurait pas eu peur aurait été considéré comme fou.

La barque tanguait et le mal de mer se ressentait beaucoup plus à ce moment. J'ai regardé mon matériel, l'arme que je tenais dans une main, la lettre de Betty dans l'autre, j'avais peur mais je n'imaginai pas ce qui nous attendait.

J'ai regardé les autres hommes autour de moi, certains étaient français, les autres étaient anglais. Je les connaissais depuis plusieurs mois, mais j'avais l'impression de les redécouvrir : la peur change les hommes. J'en avais vu quelquesuns se mettre du cirage pour se camoufler, d'autres vérifier leur matériel,

certains s'étaient contentés de regarder le vide dans l'attente.

Un jeune homme était devant moi, je me demande ce qu'il est devenu. Sa lèvre inférieure tremblait tandis que son regard terrifié fixait le néant. Il n'avait pas l'air de bien voir ce qu'il faisait. J'ai posé ma main sur son épaule, il a levé un visage encore empreint d'une enfance trop vite quittée à cause de la guerre. Il ne devait avoir que 19 ans. Je me rappelle lui avoir demandé si ça allait, il était terrorisé et je l'avais rassuré. Il s'appelait Gwenn-Aël Bolloré et venait d'un village dans les montagnes. L'ayant réconforté, il eut l'air d'aller mieux et je me suis redressé, pour tenter d'apercevoir quelque chose à travers la brume de la mer. Elle était là, la France. Elle n'avait pas bougé depuis mon départ. Mais elle avait changé, je

savais que derrière ce petit bout de terre que j'avais vu depuis l'horizon, de nombreux français avaient souffert et souffraient toujours sous l'emprise des Allemands. J'ai serré les dents en pensant à cette emprise nazie qui allait bientôt cesser (du moins je l'espérais).

Un soubresaut nous a sorti de nos pensées. L'un de nos supérieurs nous a crié l'ordre de descendre. La porte s'est ouverte et a dévoilé la plage pleine de fils de fer barbelé. Et avec les premiers hommes qui descendaient, les premiers coups de feu ou d'obus ont démarré, couvrant le bruit de la mer.

Un instant j'ai pensé à ne pas sortir de la barque, à retourner dans le bateau, à retourner en Angleterre. Mais mon chez-moi était ici. La France. J'avais les jambes engourdies par la position gardée

trop longtemps, le froid me mordait la peau à travers mes vêtements, mais je me suis levé et j'ai suivi la danse macabre des hommes sortant face à la mort.

1^{er} juillet 1944

Les infirmières m'aident à marcher

Lorsque l'on apprend à marcher quand on est petit on découvre et on ne se sait pas à quoi s'attendre. Mais là, la frustration d'avoir su marcher et de ne pas pouvoir le refaire à cause de la brûlure était pire.

J'avance le pied gauche en me tenant le mur, la dame s'occupant de ma rééducation à côté de moi au cas où je tomberais. Le tisonnier brûlant que j'ai dans le dos continue de me tirailler au moindre mouvement. C'est ce que m'ont diagnostiqué les médecins lorsque je suis arrivé ici : des éclats d'obus proches de la colonne vertébrale, qui m'empêchent de bien me déplacer et me font grimacer de douleur lorsque je vais trop vite.

Le pire dans cet hôpital anglais ce n'est pas la nourriture sans goût, les infirmières mécontentes que j'écrive mon journal dans le lit, la rééducation douloureuse ou le peu de nouvelles que l'on a du front. C'est la frustration de savoir que mes amis et d'innombrables inconnus se battent encore pour libérer mon pays. Et moi

je ne peux rien faire ! Je suis coincé dans ce fichu bâtiment blanc ne pouvant pas apporter mon soutien à la libération de ma patrie.

Les médecins disent qu'il me faudrait plusieurs mois de rééducation pour pouvoir espérer retourner au front, et encore, si je me porte bien. Cela fait presque un mois que je suis là et je n'en peux plus. Il me tarde de pouvoir retourner aider mes camarades et mon pays sur le champ de bataille. Mais en attendant, je continue mon récit.

Mon corps s'est enfoncé dans l'eau jusqu'aux cuisses, j'ai suivi les autres hommes en tentant de courir le plus rapidement possible, mais en étant à moitié immergé c'était impossible. Alors nous nous sommes dandinés pour avancer à travers le sable

mouillé au fond qui nous collait aux chaussures et l'eau salée qui alourdissait nos vêtements. Les balles et les obus ont sifflé à nos oreilles et sont retombés lourdement dans l'écume de la mer. J'avançaïspéniblement dans l'eau tout en levant les bras pour ne pas mouiller mon arme. J'ai vu des hommes tomber sous les tirs, s'effondrant après avoir fait quelques mètres, les avions grondaient dans le ciel brumeux et fumeux, mitraillant les plages pour nous débarrasser des ennemis, les canons des allemands au loin hurlaient leur soif de sang en délivrant des tonnes de poudre à canon sur leurs victimes. C'était l'enfer.

La plage s'est rapprochée et j'ai foulé pour la première fois depuis des années le sol français. Les hommes continuaient de tomber à mes côtés comme des

marionnettes à qui on aurait coupé les fils.

Les mines posées par l'ennemi nous ont empêchés d'avancer plus loin. Un grondement plus puissant s'est fait entendre derrière moi : un gros char avançait, ses chaînes pendant au bout d'un tube tournaient dans tous les sens : le char fléau. Il devait avancer parmi les mines et les déblayer en fouettant le sable. Dans un grincement, la machine s'est mise en mouvement et a remué le sable, faisant sauter les mines. Je me suis engagé derrière le char pour qu'il me protège et j'ai vu que le jeune Gwenn-Aël était là aussi, il saignait à la tête et tenait son arme serrée contre lui.

Je me suis placé à côté de lui et d'un autre gaillard que je ne connaissais pas et qui était anglais. Nous avons continué à

avancer. Le char s'est arrêté, manquant de nous percuter. Un mur antichar fait de terre et de gravats nous bloquait la route.

Normalement, nous aurions dû le faire sauter mais nous n'avions pas le temps, l'opération Neptune avait pris trop de retard de notre côté. Nous devions avancer et respecter les consignes des territoires à libérer. J'ai voulu voir si l'espace autour du char était libre, lorsqu'une balle m'a frôlé puis une autre. J'ai rentré la tête, j'aurais voulu rester là pour rester en vie mais c'était une action trop lâche pour un soldat comme moi et français qui plus est. J'ai pris une grande inspiration et j'ai sauté hors de la zone de protection juste derrière la façade de terre. Les bruits des cartouches se firent entendre mais, protégé par le mur, elles ne m'atteignirent pas. Grâce au ciel.

Je me souvenais de ce que le commandant avait dit la veille : que la peur était un sentiment naturel pour ce qui allait se passer et qu'il était normal de ne pas vouloir y aller. Il avait l'air satisfait de notre courage même si je pense que c'était surtout par honneur que certains restaient. Nous ne devons pas échouer à notre mission.

Un soldat anglais est sorti de sa cachette en nous ordonnant de faire de même. Gwenn-Aël et moi l'avons suivi, jusqu'au mur d'une cabane délabrée à la merci des bombardements. A ce moment-là, j'ai fait l'erreur de regarder derrière moi : un cauchemar. Des dizaines de corps sans vie jonchaient le sol. Des trous d'obus faisaient contraste avec les murs de cailloux bloquant les chars, certains abandonnés, d'autres tentant de trouver

un autre chemin. Le british s'est mis à courir comme un dératé, et fut touché d'une balle en plein ventre. Gwen-Aël sur ses talons a plongé à l'endroit de sa chute. Je l'ai dépassé en tentant de rejoindre un autre mur, il a tout juste eu le temps de me lancer un regard terrifié avant que je le perde de vue.

Courir, courir, pour sauver sa vie et celle de sa patrie. A chaque cachette atteinte, j'ai tenté de reprendre mon souffle et de tirer sur tout ce qui bougeait qui n'était pas ami. J'avais l'impression d'être seul au monde. Et pourtant les autres étaient là. Des hommes couraient, tombaient sous les feux de l'ennemi. Les bombardements continuaient et finissaient par me rendre à moitié sourd. C'était le chaos. La fin du monde.

Sortant de mon refuge, j'ai couru à travers les cadavres pour rejoindre un groupe de soldats. Un sifflement grandissant s'est fait entendre en l'air. Un soldat a crié de se mettre à l'abri.

L'obus atterrit à quelques mètres de moi. Explosion. Tremblement de terre. Et surtout la douleur, inimaginable. J'ai crié mais la brûlure dans mon dos était si grande qu'elle m'a fait perdre connaissance.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'ai senti la douleur comme des milliers de couteaux s'enfonçant dans mon dos pour me tuer. J'ai tenté d'avertir un autre soldat de venir m'aider en agitant ma main. Un soldat anglais m'a vu, j'ai reconnu à son insigne qu'il était infirmier. Il s'est approché et a sorti son tube de morphine de sa poche, et a piqué

ma cuisse pour calmer la douleur. J'ai à nouveau perdu connaissance.

Je ne sais pas quand j'ai repris mes esprits. J'aurais voulu remercier le soldat de s'être occupé de moi, et lui demander à nouveau de la morphine car la douleur s'était réveillée en même temps que moi.

J'étais trop épuisé pour tenter quoi que ce soit, alors je me suis efforcé de respirer malgré mes blessures. A un moment, j'ai essayé de me faire remarquer, mais chaque mouvement s'accompagnait d'un pic de douleur insoutenable. Alors, comme tout espoir d'être retrouvé par qui que ce soit me quittait, j'ai abandonné. Je suis resté là, laissé pour mort, Au milieu de nulle part. Dans cet espace à la frontière avec Ouistreham.

6 juillet 1944

Reprenons là où je me suis arrêté la fois précédente

Mes derniers espoirs me quittaient donc, quand soudain j'entendis le bruit d'un char qui avançait. Sans réfléchir au fait que ce véhicule pouvait très bien appartenir aux boches, j'ai remué pour attirer leur attention. Le bruit s'est arrêté puis des pas se sont approchés, et les soldats entrant dans mon champ de vision, j'ai reconnu l'uniforme anglais. Ils étaient flanqués d'un char Sherman, et m'ont mis dans un brancard sans tarder.

Je leur ai demandé si la suite du débarquement s'était bien déroulée ; ils m'ont appris que nous avions pris Ouistreham et ses alentours.

Mes porteurs m'ont amené dans une tente vert kaki plantée dans un champ de blé. On m'a déposé dans un coin, entouré d'autres blessés. J'ai attendu que l'on vienne s'occuper de moi mais personne n'est venu, et je souffrais toujours intensément.

Pendant trois jours, je suis resté alité et sans soins. La soif, la faim, la douleur, tout était décuplé avec le temps. J'étais dans une demi-conscience où je revivais en boucle mes derniers moments au front.

Je n'ai jamais revu le jeune Gwenn-Aël.

4 juillet 1944

Je n'ai pas vu la construction du port sur les plages de Normandie. Mais l'on m'a raconté ce qui c'était passé : les anglais ont coulé d'anciens bateaux et des caissons au large puis ont installé les plates-formes flottantes sur des pilotis ce qui leur permettait de suivre la marée. Puis des ponts ont été installés jusqu'à la plage.

Le procédé était très simple : les bateaux entraient derrière les caissons coulés (cela protégeait de la marée) et déchargeaient leur cargaison sur les aqueducs puis tout ceci était amené par des camions ou charrettes jusqu'à la plage. Il a fallu trois jours pour construire ce port. Et les navires qui déposaient leurs marchandises devaient prendre aussi les blessés pour les rapatrier en

Angleterre. J'avais fait partie de la première « cargaison » à renvoyer à son point d'origine.

On m'a transporté dans un camion accompagné d'autres malades et j'ai tout de même vu le port. En l'apercevant, j'en ai eu le souffle coupé ; en temps normal il aurait fallu plusieurs mois pour construire une merveille pareille, mais les anglais et les américains en temps de guerre allaient plus vite que tout. En quelques jours ils avaient construit un bijou de technologie qui allait permettre aux alliés de faire débarquer des tonnes de matériel et des milliers de soldats.

J'avais eu peu de nouvelles du front sous la tente. Mais tout s'était à peu près déroulé dans ce que l'on avait prévu : les territoires étaient petit à petit libérés,

partout nos troupes étaient acclamées, les allemands reculaient et Hitler allait voir son règne vite écourté. On sentait que c'était la fin de la guerre.

Le camion s'est avancé et on a été conduits dans une salle où il y avait des lits de camp. Environ une heure après, le navire a largué les amarres en tanguant comme trois jours plus tôt. Des soldats se sont mis à renifler et à pleurer car cela leur rappelait le débarquement et la souffrance éprouvée ce jour-là.

Nous sommes arrivés à la tombée de la nuit. Des infirmiers nous attendaient et nous ont embarqués pour l'hôpital le plus proche

18 août 1944

Voilà maintenant plus de deux mois que je suis ici, que j'ai dû repartir de mon pays pour me faire soigner. J'étais empli

d'amertume de n'avoir pas plus aidé lors du débarquement, c'est pourquoi j'ai tout fait pour pouvoir être enrôlé dans celui des Pays-Bas le premier septembre.

Les médecins étaient un peu sceptiques lorsque je leur ai fait part de mes projets, mais ils sont obligés d'admettre que chaque homme est nécessaire. Ma blessure est moins grave que ce que l'on croyait : un gros éclat d'obus était logé près de ma colonne vertébrale mais après une opération, ils ont pu me le retirer. Il en reste encore des résidus, et je boite toujours un peu malgré mes efforts.

1^{er} Novembre 1944.

Je me suis enfin remis de ma blessure. Et maintenant, j'ai l'impression que cela se répète : j'ai rejoint mon commando, et je vais participer au premier des deux débarquements sur l'île de Walcheren. Nous allons tenter de prendre la ville de Flessingue, puis l'île. Je pense que cette opération va permettre d'ouvrir le port d'Anvers pour faciliter l'approvisionnement du front. Cette île a été très fortifiée car elle fait partie du Mur de l'Atlantique allemand : une quarantaine de batteries d'artillerie ont été installées, dans des bunkers en béton. Il y a également un réseau de tranchées et de bunkers. Prendre l'île de Walcheren est donc l'obstacle le plus difficile à la libération de l'estuaire de l'Escaut. Ainsi, nous avons deux possibilités : la première, attaquer par la

voie d'accès terrestre, le Sloedam, un barrage de 1200m de long, risquerait d'être trop longue. Mes supérieurs ont donc opté pour la seconde : un débarquement par la mer.

Je suis actuellement à bord d'un navire avec des troupes françaises, allemandes et britanniques, et je m'apprête à livrer une bataille, pour prendre la ville de Flessingue. Les alliés ont précédemment bombardé les défenses côtières allemandes afin de nous faciliter la tâche. Un bombardement aérien sur la ville était également prévu, mais la météo ne nous l'a pas permis.

Environ sept heures se sont écoulées depuis que j'ai écrit dans ce journal. La ville a été prise, nous avons réussi cette opération. Nous avons pu reprendre le centre-ville sans encombre, mais les

Allemands ont davantage résisté au nord de Flessingue.

Nous avons reçu des nouvelles du commando chargé du second débarquement, à Westkapelle. Malheureusement, cela n'a pas été aussi aisé pour eux. Contrairement à ce que nous pensions, une grosse partie de l'armement allemand était en état de fonctionnement. Après deux heures de combat, seulement cinq des vingt-cinq bateaux britanniques n'étaient pas détruits. Les commandos ont quand même pu mettre pied-à-terre, car les péniches de débarquement n'avaient pas été touchées. Ils ont rapidement pris le dessus sur les allemands. 3

novembre 1944

C'est un jour de réjouissance, nous avons remporté une petite victoire : la résistance allemande entre Flessingue et Westkapelle a été brisée.

Je n'ai toujours pas de nouvelles de Betty...

8 novembre 1944

Aujourd'hui est un grand jour : les alliés ont pris l'île de Walcheren, et cette victoire met fin à la bataille de l'Escaut.



